

**XXIV^e Journées Internationales sur la communication, l'éducation et la culture
scientifiques et industrielles, Chamonix, mars 2001**

Qu'est-ce qu'une « expérience » ?

Michel Juffé École nationale des Ponts et Chaussées et Université de Marne-la-Vallée

C'est, traditionnellement, ce qui nous apprend à vivre : « avec l'expérience, tu feras moins de bêtises ». Mais c'est aussi ce que nous apprend la vie : « quand tu auras vécu, tu sauras que... ». La vie nous apprend l'expérience qui nous apprend la vie : cercle logique ? Identité remarquable : vivre \varnothing faire l'expérience de ? Le simple fait de vivre (être en vie) nous apprend à vivre (vivre mieux). L'expérience s'acquiert donc d'elle-même. Elle est le fruit d'une perception puis d'une mémorisation puis d'une évocation de « ce qui arrive ». « Ce qui arrive » devient « ce qui *m'*arrive ». L'expérience est donc faite, dans la trame des événements, de ceux que je m'approprie ou de ceux qui s'imposent à moi. Pour cela, deux conditions sont requises : que ce soient effectivement des événements, c'est-à-dire des « choses qui arrivent » pourvues d'une signification ; que ces événements me touchent directement d'une manière ou d'une autre. En d'autres termes, ce dont j'ai l'expérience, c'est ce que j'ai éprouvé, voire qui m'a éprouvé. Ce qui m'arrive et m'éprouve peut se produire de deux manières : cela m'arrive tout seul ou je vais le chercher ; je suis passif ou actif. J'arrête ici cette esquisse d'une phénoménologie de l'expérience, car ce n'est pas cette piste que je compte suivre.

Depuis le XVII^e siècle, « expérience » signifie également l'action menée pour éprouver ou vérifier les règles de conduite de la nature. Galilée étudie la chute des corps. Pascal fait l'« expérience » du vide à l'aide de soufflets, seringues et tubes. Ce dernier écrit : « Les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique ». D'où l'apparition des sciences « expérimentales » d'abord en physique et chimie, puis en biologie. Francis Bacon, dès le XVI^e siècle, préconisait que cet examen soit noté de telle manière que quelqu'un d'autre puisse le répéter, de telle sorte que l'autorité de la science ne vienne plus d'un auteur particulier (à commencer par Aristote), mais de la

répétition des expériences. L'expérience scientifique est donc provoquée, montée, calculée, notifiée et répétée.

Ce qui reste commun aux deux sens évoqués (l'expérience de la vie, l'expérience scientifique) est l'*épreuve*. Éprouver c'est : 1° sentir ou ressentir, de manière subie ou recherchée ; 2° vérifier, de manière intuitive ou raisonnée. Autrement dit, l'expérience commence avec un contact, une manipulation, une imagination, (un *faire*) et se termine par une authentification, une assertion ou une négation (un *juger*). *Ce qui caractérise toute expérience est le lien entre faire et juger*. Le « faire » n'est jamais un simple enchaînement d'actions, et les « faits » ne sont jamais des données livrés à une pure contemplation. Aucun « faire » ne peut avoir lieu, c'est-à-dire avoir la moindre signification pour celui qui « fait », que s'il est interprété, mis en perspective au sein d'un univers de significations et d'actions qui sont miens (nôtres). L'interprétation du « faire » conduit nécessairement au « juger ». La manipulation n'a de sens que par rapport à une vérification possible, un témoignage, une attestation, qui suppose à son tour débat et argumentation. Ainsi l'expérience renvoie-t-elle toujours et rapidement à une discussion et à un ou des parti-pris à l'issue de cette discussion. C'est en cela que l'expérience de la vie et l'expérience scientifique (ou tout autre type d'expérience) font appel à une logique, sont ordonnées par des discours. L'expérience brute ne signifie rien, n'existe même pas : elle n'est expérience que par son inscription dans des discours sur la réalité. Mais les arguments – la logique mise en œuvre – ne peuvent pas s'échanger entre eux sans la manipulation, sans l'appui sur des « faire » et des « faits ». L'empirisme « pur » qui voudrait s'en tenir aux faits sans y ajouter la moindre interprétation est intenable. L'idéalisme « pur » qui voudrait que le discours (le logos) ne soit pas contaminé par les faits et leur pesanteur ne l'est pas plus. Dans les deux cas, les tenants de ces deux positions ne cherchent rien d'autre – qu'ils le sachent ou à leur insu – qu'à *éviter toute épreuve*. Or la mise à l'épreuve n'est jamais individuelle. Si un « faire » peut être individuel, si un « juger » peut l'être également, le lien entre le « faire » et le « juger » implique des dispositifs – précisément les épreuves – qui sont collectifs : si j'éprouve tel sentiment au cours de telle expérience, c'est parce que j'emprunte à une collectivité la capacité de relier tel sentiment à tel événement. Une « simple » douleur n'est pas une donnée immédiate de la conscience : la douleur n'est ressentie, éprouvée, qu'autant

qu'elle se rapporte à une partie de mon corps que j'identifie comme telle. Toute expérience se déroule au sein de cadres prédéfinis : les *cadres de l'expérience*, précisément.

Ce lien intrinsèque du « faire » et du « juger » en toute expérience pose toutes sortes de problèmes. Je vais en présenter deux, simples mais fondamentaux.

1. Si le « faire » – qu'il soit savant ou non, volontaire ou non – est réalisé en fonction d'un jugement préalable, on dira qu'il y a *préjugé*, ce dont l'expérience quotidienne et l'expérience scientifique se défendent. « Faire » avec préjugé c'est mal faire ou ne rien faire ou contrefaire, car c'est supposer que ce faire ne nous apprendra rien, qu'il ne constituera en rien une épreuve. C'est ainsi que Francis Bacon écrivait : « Le savoir dérivé d'Aristote, s'il est soustrait au libre examen, ne montera pas plus haut que le savoir qu'Aristote avait. » Nous pouvons transposer ce constat à notre époque. Par exemple, depuis un siècle certaines idées de Sigmund Freud sont devenues indiscutables dans un certain nombre de milieux psychanalytiques : le savoir dérivé de Freud ne s'est pas accru d'un iota, *dans ces milieux*, bien qu'il soit présenté sous d'autres formes. Or l'expérience (clinique) de nombreux psychanalystes récuse ou réoriente ou réordonne l'ensemble des idées de Freud : si le préjugé l'emporte, l'épreuve n'est pas faite, l'interprétation est figée, la discussion n'a pas lieu. L'héritage freudien, comme pendant très longtemps l'héritage aristotélicien, reste stérilisé. Pourquoi, si préjuger engendre de tels « méfaits » ou tout au moins une nullité du « faire », persistons-nous à préjuger ? Pour le comprendre, il faut revenir à « éprouver ». Éprouver c'est aussi subir, être mis à l'épreuve, car lorsque nous montons une expérience pour vérifier telle ou telle règle ou obtenir tel ou tel effet, rien ne se passe exactement comme prévu, nous risquons d'éprouver des déconvenues, des pertes, des échecs, des incompréhensions, des illusions. Ce que nous cherchons à éprouver nous éprouve. La matière ou la vie ou la société n'obéit pas aux injonctions du chercheur. La suite des événements que nous vivons n'obéit pas à notre volonté : elle en rencontre d'autres, et d'autres déterminations non volontaires. Préjuger, n'est-ce pas redouter d'affronter une épreuve ? C'est pourquoi nous pouvons être routiniers, même en matière de science dite expérimentale.

2. En sens inverse, si le juger ne fait que suivre le faire, le jugement est faussé par une soumission au « faire ». On n'arrive pas devant l'expérience avec des idées préconçues, mais avec des manières de « faire » automatisées : telle manière d'utiliser les statistiques, telle manière de conduire un entretien, telle manière de disposer une matière sur un support d'observation ou dans un dispositif de mise en mouvement. Autrement dit, des dispositifs techniques sont supposés être les maîtres de l'expérience. Il ne s'agit pas que des dispositifs matériels : les méthodes sont aussi des outils pour « préparer » la matière à être étudiée ou transformée. La routine de méthode et de dispositif peut être dite, par analogie, un *préfabriqué*, aussi nuisible que le « préjugé ». Un « faire » préféré, parce que plus commode, plus connu, plus plaisant, etc. s'impose régulièrement, qui convient sans doute à certaines expériences et non à d'autres. C'est un peu comme servir le même menu à tout le monde, en tous temps et en tous lieux. Par exemple, un sociologue qui ne fera que mener des entretiens, un historien qui ne travaillera que sur archives, un psychologue clinicien qui ne voudra partir que de « cas cliniques ». C'est aussi une manière d'éviter l'épreuve : précisément l'épreuve des « faits », non pas en tant que les « faits » s'imposent d'eux-mêmes (puisqu'ils sont toujours interprétés), mais parce qu'avec cette méthode exclusive, le « faire » est réduit à certaines possibilités et d'autres sont interdites. Or, où risque de nous mener une expérience si elle n'est pas confinée par une méthode particulière ? A des questions sans réponse, à des incertitudes majeures, à une instabilité dans la perception d'une réalité, toutes choses que l'on peut redouter d'affronter. Les techniciens de l'expérience se cramponnent aux dispositifs et aux méthodes, parce qu'ils croient (ou feignent de croire) à l'univocité et à la simplicité de la réalité. Par exemple, des psychologues qui se persuadent qu'on observant les ondes cérébrales on pourra savoir ce que les gens pensent, voire orienter leurs pensées ou en créer.

Même si l'épreuve est acceptée, même si nous sommes capables de juger sans préjuger et de fabriquer sans préfabriquer ou plutôt de résister avec constance à l'envie de préjuger et de préfabriquer, cela ne veut pas dire que nous devons mettre sans cesse tout « juger » et tout « faire » à l'épreuve. S'il vaut mieux éviter de croire qu'existent des fondations stables et définitives du penser et de l'agir, nous devons tout de même préétablir un certain nombre de choses : des présupposés conceptuels, des prérequis de

connaissances, des prédispositions de moyens, etc. Le tout est d'admettre que ces pré-
n'ont aucune valeur absolue, et restent des *perspectives* liées à nos préférences, nos
dispositions, nos désirs, nos capacités, etc. Les épreuves auxquelles nous nous exposons
sont liées à ce qui nous fait envie, ce qui nous dégoûte, ce que nous estimons ou
méprisons, ce qui nous rassure ou nous fait peur. Je le répète : l'expérience c'est ce qui
m'arrive. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est « subjective » alors qu'existerait quelque part
une réalité « objective » (même si elle m'est inaccessible) : le « sujet » et l' « objet » sont,
comme dirait Nietzsche, des *formes grammaticales*, et rien d'autre. Autrement dit, c'est
toujours de *mon* expérience et de *notre* expérience que surgissent sujets et objets. Etre
« objectif » n'est possible que de manière « subjective ». C'est en cela aussi que
l'expérience reste une *épreuve* : rien n'est certain, rien n'est, à strictement parler.

S'orienter dans la vie, qu'elle soit familiale, sociale, économique, scientifique ou
artistique, c'est passer par des épreuves. Qu'elles nous arrivent ou que nous les
cherchions – être un « chercheur » c'est être à la recherche d'épreuves – elles
comportent du risque¹, de l'incertitude, voire du danger. C'est une aventure dont nous ne
connaissons pas le résultat par avance, et c'est ce qui fait son charme.

1 En latin *periculum* signifie épreuve, risque, danger ; du grec *peira* (épreuve) vient *peirates* : risque-tout, pirate.